

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

FEVRIER 1876.

22, 27, 31, 42, 43

---

TRENTE-HUITIÈME NUMÉRO.

---

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,  
30, RUE ST. GABRIEL.

1876

Permis d'imprimer,

+ Is. Ev. de Montréal.

## COMPTE-RENDU DE 1875.

### *Détail des aumônes transmises par les Églises et Communautés de la ville de Montréal.*

Eglise St. Pierre.....	\$ 615 00
Notre-Dame.....	409 50
Cathédrale.....	281 87
Intérêt du legs de feu M. O. Berthelet.....	240 00
St. Jacques.....	180 00
Ecole des Frères des Ecoles Chrétiennes.....	168 00
Intérêt du legs de feu Dame Alfred LaRocque....	120 00
Côteau St. Louis.....	74 66
Ste. Brigide.....	39 90
Hôtel-Dieu.....	30 87
Couvent d'Hochelaga .....	25 00
Grand Séminaire.....	18 10
Collège Ste. Marie.....	17 50
Nativité d'Hochelaga.....	15 00
Eglise du Sacré-Cœur.....	12 00
Hospice Nazareth.....	4 16
Ste. Anne.....	1 50
	\$2253 06

### *Détail des aumônes transmises par les Paroisses et Communautés de la Campagne pour l'année 1875.*

Ste. Rose.....	\$ 192 43
Varenes (pour 1874 et 75).....	190 60
L'Assomption .....	176 68
Ste. Anne des Plaines.....	148 00
	\$ 707 71

Porté en l'autre part.....

Rapporté de l'autre part.....	\$ 707 71
Boucherville.....	142 27
Sault-au-Récollet (pour 1874 et 75).....	108 61
St. Rémi.....	107 00
Berthier.....	105 00
St. Barthélemi.....	94 00
Longueuil.....	90 70
Laprairie.....	86 50
Lachenaie.....	80 33
Ste. Geneviève.....	77 00
St. Cuthbert (pour 1874 et 75).....	74 00
St. Jacques de l'Achigan.....	73 00
Terrebonne.....	70 00
St. Cyprien.....	68 00
Epiphanie.....	67 60
St. Louis de Gonzague.....	67 35
St. Lin.....	65 49
Lanoraie.....	60 25
Legs de feu Dlle Marchand de Ste. Geneviève.....	60 00
St. Roch.....	55 64
St. Alexis.....	55 40
Legs de Dme Ve Jos. Normandin de Laprairie.....	50 00
Ile Dupas.....	50 00
St. Isidore.....	48 00
Longue Pointe.....	47 95
Collège Ste. Thérèse (pour 1874 et 75).....	47 50
Collège de l'Assomption.....	47 00
Lavaltrie.....	46 78
Ste. Elizabeth.....	46 00
St. Paul de Joliette.....	45 55
St. Bruno.....	42 45
Couvent de Longueuil.....	40 00
Joliette.....	39 00
Couvent de Ste. Anne (Lachine).....	36 00
St. Eustache.....	35 00
St. Sauveur.....	31 50
St. Michel.....	30 70

---

Porté en l'autre part.....\$2999 28

Rapporté de l'autre part.....	\$2999 28
Repentigny.....	30 49
Ste. Mélanie .....	30 00
St. Henri de Mascouche. ....	30 00
St. Etienne.....	30 00
St. Ignace, Côteau du Lac.....	29 55
Lachine .....	29 00
Beauharnais.....	29 00
Ile Perrot.....	25 00
St. Constant.....	25 00
Ste. Martine.....	25 00
St. Jacques le Mineur.....	22 27
St. Jean Dorchester.....	22 05
St. Sulpice.....	22 00
Ste. Monique.....	21 62
St. Laurent.....	21 50
St. Esprit.....	21 00
St. Thomas.....	18 95
St. Calixte.....	18 15
Les Cèdres.....	17 00
St. Timothée.....	16 00
Rivière des Prairies.....	16 00
St. Paul l'Ermite.....	15 00
Châteauguay .....	14 90
St. Hubert.....	14 00
St. Ambroise. ....	13 50
Ste. Julienne.....	13 33
St. Clet.....	13 00
St. Hermas .....	12 54
Vaudreuil.....	10 00
St. Patrice de Rawdon.....	10 00
St. Urbain.....	9 00
Ste. Marguerite du Lac Masson.....	8 50
St. Janvier.....	8 10
Ste. Béatrice.....	6 06
Ste. Justine.....	6 04
Sherrington.....	5 28
Porté en l'autre part.....	\$3658 11

Rapporté de l'autre part.....	\$3658 11
Ste. Adèle.....	4 00
Pointe Claire.....	3 52
Ste. Scholastique.....	3 00
St. Norbert.....	1 75
St. Donat.....	1 50
St. Damien.....	1 15
Lac des Deux Montagnes.....	0 87
Ste. Agnès.....	0 50
<hr/>	
Total pour la campagne.....	\$3674 70
Total pour la ville.....	2253 06
En caisse de l'année précédente.....	1461 57
<hr/>	
Grand total.....	<u>\$7389 33</u>

*Paroisses et Eglises qui n'ont pas transmis leur montant.*

Ste. Agathe	St. Jean Chrysostôme
B. Alphonse	St. Jérôme
St. André d'Argenteuil	Chambly
Ste. Anne du Bout de l'Île	Huntingdon
St. Benoit	St. Joseph de Montréal
Lacolle	Ste. Julie
Ste. Cécile	St. Liguori
St. Colomban	St. Luc
St. Côme	Rigaud
Ste. Dorothee	L'Acadie
St. Edouard	Ormstown
Ste. Emilie	Ste. Marthe
St. Félix de Valois	St. Martin
St. François de Sales	St. Michel de Mantawa
Sault St. Louis	Notre-Dame de Grâce
Verchères	Hinchinbrooke
St. Gabriel de Brandon	St. Patrice de Montréal
St. Henri des Tanneries	St. Joseph du Lac

St. Hippolyte  
 St. Jean de Matha  
 St. Philippe  
 Ste. Philomène  
 St. Placide  
 St. Polycarpe  
 Ile Bizard  
 St. Régis  
 Hemmingford

Ste. Sophie  
 St. Stanislas Kostka  
 St. Théodore de Chertsey  
 Contrecoeur  
 St. Valentin  
 St. Vincent de Paul  
 St. Zotique  
 Chapelle de St. Gabriel.

---

### DÉPENSES DE 1875.

Aumônes accordées aux Missions du Diocèse.....	\$3193 00
"          "          "          de l'étranger.....	2101 00
Impressions des Annales.....	316 00
	<hr/>
Total.....	\$5610 00

---

### RÉCAPITULATION.

Avoir.....	\$7389 33
Dépenses.....	5610 00
	<hr/>
Balance en caisse.....	\$1779 33
	<hr/> <hr/>

Il était réservé à notre siècle de fournir au monde le spectacle de femmes missionnaires. On était habitué à la générosité et au dévouement de la vierge catholique au chevet du moribond et du pestiféré, à sa charité toute maternelle déployée au berceau de centaines d'enfants adoptés dans ces institutions si poétiquement appelées crèches; on était habitué à la sublime abnégation de la religieuse cloîtrée, s'ensevelissant toute vivante derrière les grilles d'un cloître pour ne jouir de rien, ni posséder rien au monde.

Mais jusqu'aujourd'hui il avait paru qu'il était opposé à la faiblesse de la femme, à la timidité de son sexe et, pourrions-nous même dire, à la délicatesse de sa vertu de s'aventurer à travers mers et continents, d'affronter les périls des plus longs voyages, de s'exposer à la barbarie des farouches habitants des forêts ou à la brutale insolence des infidèles de l'Orient.

Aujourd'hui il n'y a pas à en douter, la femme aussi elle a reçu mission pour évangéliser, l'expérience d'une cinquantaine d'années a prouvé que l'apostolat est de son ressort.

Nos Sœurs sont de véritables missionnaires.

Et tout extraordinaire que ceci puisse paraître au point de vue humain et aux yeux de la nature, il semble cependant être dans l'ordre voulu par Dieu que la femme prit part à la grande œuvre apostolique.

Là femme tirée par Jésus-Christ de l'abîme d'abaissement où l'avait plongée le paganisme, et remise à sa place, à côté de l'homme comme sa compagne, la femme devait avoir sa part de gloire et d'honneur que le Christianisme réservait aux enfants régénérés de la famille humaine.

Or, la gloire la plus grande à laquelle l'homme puisse prétendre ici-bas est de coopérer à l'œuvre d'un Dieu, de prendre part à un ministère qui est tout divin : *deifica professio*; (St. Amb.) l'œuvre du salut des âmes.

La femme ne pouvait être entièrement frustrée de cette gloire. C'est pourquoi nous verrons la vierge chrétienne se faire la compagne du prêtre missionnaire, comme Marie



l'était de St. Jean, comme Marthe l'était de Lazare; nous verrons ces timides vierges plus hardies que les pionniers, plus intrépides que les traqueurs de bêtes fauves, aller établir leur tente plus loin qu'aucun chasseur n'a pénétré, au-delà des comptoirs les plus reculés du commerce, au milieu de nations farouches et antropophages.

Nous les verrons sans autres armes que la croix qui brille sur leur poitrine et le chapelet suspendu à leur ceinture, nous les verrons aller sur tous les points du globe travailler à la civilisation de ce qu'il y a de plus barbare, à la sanctification de ce qu'il y a de plus pervers, se faire enfin, dans toute la rigueur de l'expression, Apôtres.

Le Catholicisme seul pouvait donner au monde ce spectacle sublime et merveilleux.

Nous offrons aujourd'hui aux lecteurs de nos *Annales*, une esquisse très-intéressante des travaux de ces femmes apôtres dans l'extrême Nord-Ouest; ces lignes sont dues à un homme qui ayant vu de ses yeux toute l'abnégation et tout l'héroïsme des admirables Sœurs Grises envoyées par notre ville de Montréal sur les confins de l'Amérique Septentrionale, a voulu leur payer le tribut de son admiration.

Si une nation se glorifie de ses héros, de ses capitaines, à plus forte raison devons-nous être orgueilleux, comme peuple catholique, de nos héroïnes chrétiennes, qui ne se laissent surpasser par aucun dévouement ni aucun courage et attirent sur leur pays des bénédictions mille fois plus précieuses que tous les trésors de la terre. L'avenir prouvera qu'il aura été plus avantageux pour nous de conquérir des âmes que de conquérir des territoires.

## LES SŒURS DE CHARITÉ, AU NORD-OUEST.

1<sup>o</sup> La petite colonie de St. Albert a le précieux avantage d'être dotée d'un établissement de Sœurs de la Charité dites Sœurs Grises de Montréal. Lors de la fondation de cet établissement, les premières Sœurs qui en furent chargées eurent la pensée de lui donner le titre d'Hôpital Youville en mémoire de leur Vénérée Fondatrice. Mgr. Taché,

dans le diocèse duquel se trouvait alors St. Albert, préféra que tout en conservant le nom de la Fondatrice, on donnât à l'établissement un titre plus en rapport avec ses destinations, il lui donna donc le titre d'Asile Youville. En effet, le titre d'hospice ou d'hôpital n'eût point désigné suffisamment la fin de cet établissement.

2<sup>o</sup> Les Sœurs étant les seules religieuses du pays, ne se bornent point à une bonne œuvre en particulier, mais elles font seules, autant qu'elles peuvent, ce que différentes congrégations religieuses font dans les pays civilisés. Leur œuvre principale est l'éducation des petits orphelins, des enfants sauvages surtout; elles font aussi la classe aux enfants des colons et même elles veulent bien consentir à faire des classes plus élevées suivant que les besoins de la population le demandent; suivant leurs moyens aussi, elles donnent leurs soins aux infirmes et aux vieillards; leur maison n'étant pas assez spacieuse pour donner asile aux hommes, quand il s'en trouve dans une absolue nécessité, ceux-ci restent chez les R. P. Oblats ainsi que les orphelins déjà grands et vont à l'asile prendre leurs repas ou, s'ils n'ont pas la force de s'y rendre, ils reçoivent chez les Pères, à heures fixes les soins de l'intelligente et patiente charité des Sœurs. L'asile Youville est ouvert aussi aux malades et comme il n'y a pas de docteur dans le pays, les Sœurs sont dans la nécessité de le remplacer; elles distribuent une quantité de remèdes pour les malades de St. Albert et des environs et vont visiter et soigner autant qu'elles le peuvent à domicile ceux qui sont à leur portée.

Les Sœurs de la Charité ont encore une autre mission fort importante à remplir à St. Albert et dans toutes les missions du Nord-Ouest. C'est de contribuer pour une large part aux progrès de la civilisation dans le pays, ce qu'elles font non seulement en donnant l'éducation aux enfants, mais encore par bien d'autres moyens. Généralement chez les sauvages du Nord-Ouest, la femme n'est pas la compagne de l'homme mais sa propriété, elle est traitée comme telle par l'époux et le père; cette pauvre femme, cette pauvre chose de l'homme ne peut que difficilement être bonne épouse et bonne mère surtout. Cet état d'esclavage et de

mépris dans lequel elle vit est un peu partagé par la femme métisse qui est généralement timide, même avec ses fils un peu grands. Si la religion en a fait une épouse fidèle, elle n'a encore pu lui faire comprendre sa mission de mère. La seule présence de la Sœur de Charité élève la femme dans le pays, on l'appelle la femme de la prière, on la respecte et on l'honore : c'est déjà un grand pas en faveur de la femme. Assez fréquemment ces bonnes Sœurs sont chargées par les Missionnaires de donner les premières notions de la religion à de pauvres sauvagesses que l'on prépare au baptême ou à la première communion ; elles sont à la tête d'une congrégation de jeunes filles, qu'elles réunissent chez elles à certains jours et leur font éprouver une heureuse influence dont la famille actuelle se ressent et dont les familles futures se ressentiront surtout. Enfin les Sœurs de la Charité ont encore un autre but, celui d'aider les Missionnaires. L'entretien et la propreté du linge, du linge d'Eglise surtout qui n'est pas une chose indifférente dans un pays sauvage ; que de dépenses on fait pour cela et sans résultats satisfaisants ! Pourtant, épargner est une chose capitale pour ceux surtout qui ne sont soutenus que par la charité ; les missionnaires qui ont l'avantage de se trouver à portée de ces vraies filles de la charité, surtout s'ils ont été dans des missions moins favorisées, peuvent comprendre combien le dévouement et la charité de ces *filles de la prière* est utile à l'œuvre générale des missions et aux progrès de la civilisation.

3<sup>e</sup> C'est le 17 Septembre 1858 qu'à la demande de Mgr. Taché, la Rde. Mère Deschamps, alors Supérieure Générale des Sœurs de la Charité de Montréal, envoya vers les missions du Nord-Ouest, trois de ses filles que le zèle, la prudence et le courage rendaient aptes à cette nouvelle mission. Ces pauvres enfants ne parlaient point comme celles de leurs sœurs, qui les avaient précédées à St. Boniface, pour une mission déjà connue ; elles allaient dans la réalité *fonder* dans un pays inconnu où jamais religieuse n'avait encore paru, dans un pays sauvage en un mot. Elles n'ignoraient pas les difficultés du voyage, incomparablement plus grandes alors qu'aujourd'hui, elles savaient

aussi, elles s'exagéraient peut-être même, les misères qui les attendaient parmi les nations au salut desquelles elles se sacrifiaient. Combien ces connaissances ne devaient-elles pas augmenter les douleurs de la séparation ! Quitter sa famille religieuse, sa famille naturelle, sa patrie, pour aller vivre et mourir dans un pays inconnu au milieu de pauvres sauvages, est un sacrifice que le Missionnaire le plus intrépide ne peut faire sans un brisement de cœur ; on comprend donc quelle devait être l'émotion, l'accablement de ces jeunes et timides Religieuses.

Les voilà lancées à pleine vapeur à travers le Canada et les Etats-Unis, dans un milieu bien différent de celui auquel elles étaient habituées ; leur costume, leurs manières, leurs larmes tout les fait remarquer de ces nombreux voyageurs avec qui elles se trouvent ; on les montrait du doigt, on se moquait de leur costume, quelques fois aussi on les prenait en pitié : il paraît même qu'un bon Américain protestant, supposant que ces pauvres filles avaient été d'abord sacrifiées par leurs parents, puis étaient de nouveau sacrifiées par leurs supérieures, ne pouvait supporter l'idée d'une pareille cruauté : il veut dans sa charité délivrer ces victimes du fanatisme et leur propose par l'intermédiaire de la supérieure de les retirer à tout jamais de l'esclavage dans lequel elles vivent, de leur éviter la mission pénible à laquelle elles sont sacrifiées et de leur trouver les moyens de se faire, dans le *pays de la liberté*, une position honorable et agréable. Ce charitable protestant leur rendit pourtant un vrai service dans la circonstance : celui de les amuser le reste du voyage et de leur faire un peu oublier les tristes moments du départ.

Le 29 Septembre, nos missionnaires avaient cessé de voyager à la vapeur ; elles quittaient St. Paul Minnesota avec une caravane se dirigeant vers la Rivière-Rouge ; leur véhicule n'était autre chose qu'une charrette grossière attelée d'un bœuf ; chacune d'elles perchée sur une de ces charrettes remplies de caisses et de ballots, dirigeait son bœuf le mieux possible, mais malgré toutes les précautions et la bonne volonté des hommes à leur service, elles ne purent éviter une foule d'accidents, plus ou moins fâcheux,

plus ou moins comiques, mais qui pourtant, grâce à la Providence des missionnaires, ne furent pas tragiques.

Ce fut le 29 Octobre seulement que nos voyageurs arrivèrent à St. Boniface. La joie qu'elles éprouvèrent en se retrouvant en famille leur fit bientôt oublier les misères du voyage, leurs nombreuses nuits passées en campement, l'acharnement des moustiques à les tourmenter, le froid piquant de la dernière partie du voyage, les bourbiers, les rivières, les côtes élevées d'où les bœufs se précipitant, renversaient *char et cocher* ; tout cela ne servit plus, pendant le temps qu'elles passèrent à St. Boniface, qu'à égayer les conversations.

Jusqu'au 4 Août de l'année suivante, la digne Sr. Emery, supérieure de la future mission, et ses courageuses compagnes Sr. Lamy et Sr. Jacques restèrent à St. Boniface pour s'initier un peu aux usages du pays. Elles durent alors faire de nouveaux adieux, verser de nouvelles larmes et reprendre leur vie de campements, leur vie de fatigues, d'accidents et d'ennuis, que ne peuvent leur éviter tous les soins et toutes les précautions de Mgr. Taché, Evêque de St. Boniface, et de la Rév. Sr. Valade, Supérieure des Sœurs de St. Boniface, ainsi que la charité des Rév. Pères Oblats., venus exprès des missions de la Saskatchewan avec une caravane pour les chercher. Le 24 Septembre seulement, elles arrivèrent au terme de leur voyage, qui était non pas St. Albert, ce poste n'existait pas encore, mais le lac Ste. Anne, situé à 40 milles plus à l'Ouest que la place où se trouve aujourd'hui St. Albert. Le Rév. Père Lacombe, O. M. I., en charge alors de cette mission, reçut avec bonheur ces auxiliaires d'un nouveau genre ; tous les habitants, Métis et Sauvages, partagèrent la joie de leurs missionnaires, ils vinrent saluer les Sœurs dans lesquelles ils voyaient des Anges Gardiens pour leurs enfants, des Anges de Charité pour leurs malades ; aussi vinrent-ils avec joie prendre part aux prières d'actions de grâces qui se firent à leur arrivée.

La mission du lac Ste. Anne était assurément la plus avancée de nos missions de l'intérieur ; elle possédait une petite église convenable pour la population, un presbytère

vraiment bien logeable pour un ou deux missionnaires, mais qui était loin de suffire aux besoins des Sœurs et de leurs œuvres.

Les missionnaires ont beau faire, il y a certaines misères qu'ils ne pourront pas de sitôt épargner aux Sœurs; dans l'espace de quinze ans, leur position s'est sans doute beaucoup améliorée, mais cependant qu'elle est encore précaire et quelles difficultés elles rencontrent encore pour faire leur œuvre.

Les Rév. Pères Oblats cédèrent donc aux Sœurs l'habitation confortable que leur avait laissée le premier missionnaire du pays, le digne M. Thibeault; ils se retirèrent dans une petite maison à côté de l'église et les Sœurs installées au presbytère s'efforcèrent aussitôt de remplir leur mission. Elles s'adonnèrent à l'étude de la langue des Cris, firent l'école chaque jour à 30 ou 40 enfants, mirent en ordre le linge de la sacristie et celui des missionnaires, visitèrent les malades auxquels elles distribuèrent des remèdes et s'efforcèrent dès lors de faire tout le bien qu'elles ont continué de faire depuis avec courage et succès. Mais si elles venaient partager les travaux des missionnaires, elles durent avant tout partager leur pauvreté; elles durent, comme eux, attendre du lac leur principale nourriture; elles eurent de suite le précieux avantage de pouvoir y ajouter des patates et quand, à certaines saisons, le poisson fit défaut elles eurent pour le remplacer le *pémigan* ou la viande sèche, espèce d'aliment bien plus fortifiant que le poisson mais tellement dégoûtant qu'après plus de 20 ans passés dans le pays, certains missionnaires ne le peuvent manger qu'avec beaucoup de répugnance.

Au printemps qui suivit leur arrivée au lac Ste. Anne, les habitants suivant leur habitude abandonnèrent en grand nombre la colonie pour aller chasser dans la prairie; quelques familles seulement restèrent, vivant comme les missionnaires, du poisson du lac, mais n'ayant pas comme eux dans leurs greniers de la viande sèche et du *pémigan*. Au mois de Juillet et d'Août la pêche faisant absolument défaut, les métis et sauvages affamés eurent recours aux missionnaires qui ne purent s'empêcher de partager avec eux. Cepen-

tant la pêche continuant à être précaire et les chasseurs n'arrivant pas, le garde-manger du Revd. P. Lacombe finit par s'épuiser et pendant plusieurs semaines les missionnaires, religieux et religieuses, furent réduits à se nourrir principalement d'orge broyée et boullie et de *lait caillé*.

Cela ne déconcerta point nos généreuses religieuses ; elles s'efforcèrent de créer des ressources à la mission en diminuant les dépenses ; elles partagèrent suivant leurs forces, le travail des champs, plus d'une fois elles durent se livrer à des travaux qui durent leur paraître bien étranges : sans cesser d'être institutrices, lingères, garde-malades, elles devenaient au besoin fermières et savaient ainsi se montrer dans la force du terme, vraiment missionnaires et parfaites sœurs de la charité.

En 1861, elles eurent la consolation de recevoir la visite de leur Père et premier Pasteur, Mgr. Taché. Sa Grandeur dut être bien consoyée de voir ainsi ces missionnaires d'un nouveau genre répandre leur bienfaisante influence dans son immense diocèse ; mais son bon cœur ne put manquer d'être sensible aux privations et aux difficultés sans nombre que ces dignes filles de la Mère Youville avaient à surmonter. Ce fut lors de cette visite que l'établissement de St. Albert fut décidé, supposant qu'à cette nouvelle place les religieuses pourraient faire plus de bien qu'au lac Ste. Anne et y souffrir moins.

Le Rév. Père Lacombe, joignant son travail à celui de ses serviteurs, put en 1863 transporter les Sœurs au nouvel établissement catholique, élevé sur la rive gauche de la rivière Esturgeon à 9 milles d'Edmonton. La maison destinée à recevoir les Sœurs était loin de réunir l'espace et le confortable, elle n'avait que 30 pieds sur 25 ou 28, sans étage supérieur. Bien que destinée par les vues impénétrables de la Providence à devenir plus tard *palais épiscopal*, cette maison n'était point suffisante pour des religieuses qui instruisent les enfants, reçoivent chez elles les orphelins et au besoin les vieillards et les malades ; aussi quelque temps après, les Sœurs laissèrent-elles aux Rév. Pères Oblats cette première maison pour en occuper une autre plus convenable qu'on leur avait fait construire : cette nouvelle

maison de 50 pieds sur 30 avec un étage supérieur était un vrai palais pour le pays.

Mgr. Taché, visitant St. Albert en Décembre 1864, rendait ainsi compte de ses impressions au sujet de cette mission ; il était arrivé pendant la nuit :

“ Le retour de la lumière, écrivait-il, nous permit d’examiner avec une sorte d’orgueilleuse complaisance la belle mission de St. Albert si avancée quoique si nouvelle. La beauté si naturelle du site, rehaussée par l’art nous étonna quoique nous l’eussions choisi nous-même. Il n’y avait pas encore quatre ans que ce choix avait été fait et quel travail déjà ! de belles et vastes constructions s’élevaient élevées comme par enchantement. Des champs spacieux, défrichés, bien enclos et bien cultivés donnaient déjà d’abondantes moissons. Quarante maisons construites autour du joli monticule, sur lequel la maison du Seigneur, celle de ses ministres et de ses dévouées servantes forment le groupe qui domine tout le paysage ; la petite rivière qui serpente au pied des collines et que l’on traverse sur un beau pont, puis à une faible distance le lac dont les eaux peu profondes baignent le pied de la montagne qui fournit le bois de construction : voilà ce que nous ne pouvions nous lasser de contempler ; notre étonnement était partagé par le bon Père Visiteur, qui ne savait quoi de plus admirer ou la beauté du pays ou le travail colossal de ses apôtres.”

Bien que cette citation n’ait pas absolument rapport aux Sœurs, elle fait cependant en quelque sorte voir leur établissement, tel qu’il était du moins dans ses commencements. Les Sœurs, mieux logées, augmentèrent leurs œuvres, elles purent prendre des pensionnaires, donnèrent asile à un plus grand nombre d’orphelins, à des vieillards, à des malades. Les Sauvages et les Métis ne furent pas les seuls à profiter de leur charité, des étrangers venus pour chercher l’or de la Saskatchewan furent victimes de différents accidents : dans un pays encore sauvage, où l’on ne pouvait que difficilement se procurer les provisions les plus communes, que seraient devenus ces pauvres mineurs si les missionnaires catholiques ne leur avaient donné l’hospitalité et les



sœurs de charité les soins intelligents et empressés : ces bonnes sœurs ne pouvant suffire au travail, Mgr. Taché à son retour obtint qu'une sœur de l'Hôpital Général de St. Boniface fût envoyée à leur secours.

4<sup>o</sup> On voudra peut-être connaître les noms des fondateurs et l'état financier de l'établissement. Il est difficile de répondre d'une manière catégorique à ces questions : on peut dire que les fondateurs sont Mgr. l'Archevêque de St. Boniface qui a obtenu les religieuses et a pris sur les fonds alloués à ses missions ce qui était nécessaire pour leur voyage et leur entretien, et enfin les missionnaires Oblats qui ont dû, pour installer les sœurs et leur fournir les moyens de faire leurs œuvres, s'imposer les plus grands sacrifices. Leurs ressources aussi bien que celles des missionnaires leur viennent toutes de la charité, de l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Le diocèse reçoit chaque année différentes aumônes de la Propagation de la Foi, de la Ste. Enfance, de simples particuliers. Parmi ces particuliers il faut citer M. W. Christie, en charge d'Edmonton, qui, voyant l'asile Youville encombré de pauvres petits enfants d'autant plus intéressants qu'on les avait soustraits à une plus grande misère, non-seulement voulut les soulager de ses deniers, mais encore eut l'heureuse idée de faire une collecte parmi ses amis ; sans ce secours arrivé à propos il eût été impossible aux pauvres Sœurs, de nourrir et de vêtir leur nombreuse famille, l'année qui a suivi la cruelle maladie qui a laissé après elle tant de morts et d'orphelins et la disette. M. Richard Hardisty, en charge maintenant à Edmonton, est aussi plein de charité et d'affection pour l'œuvre si éminemment civilisatrice des Sœurs. Et M. Louis Chatlain, en charge du comptoir de la compagnie à St. Albert, peut être lui aussi compté parmi les bienfaiteurs de l'asile Youville, qu'il s'efforce d'obliger en toute occasion.

Quand les besoins sont trop grands, l'Evêque de St. Albert ou quelq'un de ses missionnaires s'en vont tendre la main en France ou en Canada et jusqu'à présent, grâce à la charité, les différentes œuvres des Sœurs ont pu soutenir et grandir peu à peu.

Une autre ressource commune aux Rvdes. Sœurs et aux Rvds. Pères Oblats, c'est le travail, l'économie et souvent beaucoup de privations. Les bâtisses, les charriages, la culture des terres, se font autant que possible par les missionnaires Oblats pères et frères convers; les Sœurs et leurs enfants aident aussi pour ces travaux autant que leurs forces et leurs occupations le leur permettent. Les produits de la ferme, de la pêche et de la chasse fournissent à tout le monde, aux missionnaires de différentes dénominations, aux vieillards et aux orphelins ce qui est nécessaire à la vie, ce n'est pas le confortable, il s'en manque. Peu à peu les privations diminuent, mais cependant les œuvres de charité ne peuvent se soutenir ici que par ce moyen. On aura une faible idée des privations auxquelles les religieuses sont parfois encore exposées, parce que l'une d'elle écrivait l'année dernière : " Il est difficile de comprendre combien " il est pénible de se passer de pain ou de *galette* ; bien que " nous soyons depuis 14 ans dans ces pauvres missions, " chaque fois qu'il nous a fallu faire notre repas sans en " avoir, on peut dire que nous sommes restés sur notre " *appétit*."

Pour les fins d'économie, les bonnes Sœurs sont chargées du garde-manger et de la cuisine pour tout le personnel de la mission, c'est pour elles un grand embarras, elles doivent chaque jour préparer les aliments pour 70 à 80 personnes, si encore elles avaient pour cela fourneau et ustensiles nécessaires elles s'estimeraient heureuses.

A part la charité, le travail et l'économie, les Sœurs se créent encore quelques petites ressources par leurs industries, elles se font payer quelquefois pour différents travaux à l'aiguille, et vendent de temps en temps certains produits de la ferme. Ainsi nous le répétons, *l'état financier des Sœurs de St. Albert* comme de toutes les missions de ce diocèse est absolument nul; ces dignes religieuses vivent de charité et d'épargnes. Pour supporter leurs nombreuses privations, leur Vénérée Fondatrice leur a laissé un puissant soutien, c'est *la croix*; le sceau de l'Asile Youville n'est autre que celui de la Maison-Mère, la croix avec cette magnifique devise : *In hoc signo vinces*. Cette croix, elles la

rencontrent partout, leur vie de missionnaires est un long chemin de croix, un long et dur martyre, mais elles grandiront par la croix et vainqueront par ce signe.

Cet Asile Youville qu'on trouvait magnifique en 1864, ne peut plus suffire aujourd'hui; les œuvres des religieuses ont tellement augmenté que si les ressources le permettaient, l'établissement devrait être doublé. On a dû faire bâtir une maison d'école à quelques centaines de pas de l'asile; là, chaque jour, deux religieuses forment à la science et à la vertu au moins 70 enfants; elles enseignent simultanément le français et l'anglais; on sera sans doute tenté de croire que cette école de St. Albert comme les autres œuvres des Sœurs n'a été soutenue jusqu'à présent que par la charité.

En 1870, l'école de St. Albert dut être interrompue pendant cinq ou six mois, la petite vérole sévissant alors avec tant de force sur la population, que sur 700 personnes 300 disparurent; tous les orphelins des Sœurs furent atteints; plusieurs moururent, mais au moins ils eurent le précieux avantage d'être veillés par ces Mères que la Providence leur a fait venir du Canada; le reste de la population fut moins favorisé que les orphelins; bien que les Sœurs se prodigassent et le jour et la nuit, elles ne pouvaient pourtant être partout à la fois, elles eurent la consolation de sauver la vie à un certain nombre de pestiférés et d'en soulager beaucoup d'autres. Cette épidémie fit encore plus de ravages chez les Sauvages que chez les Métis. Les orphelins étaient tellement nombreux que les pauvres Sœurs durent refuser tous ceux qui avaient quelque chance de pouvoir vivre sans elles. Elles durent recevoir une pauvre petite fille de dix ans que la maladie avait fait orpheline et aveugle; elles ne purent non plus refuser l'entrée de leur asile à un pauvre petit Sauvage, qui, après avoir vu mourir tous ses parents se trouva en pleine prairie sans aucun secours. Écoutez mot à mot le récit que le pauvre enfant a fait lui-même à un des missionnaires de St. Albert, après son arrivée. « Il y a de cela environ deux ans, disait-il, j'étais campé avec mes parents dans la prairie. Notre camp se composait de cinq ou six loges. Tout à coup la picote (la petite vérole) se déclara parmi nous, et bientôt tout le monde

fut pris de la maladie..... Excepté mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, tout le monde qui était là mourut ; après cela ma mère fut malade aussi et mourut.

“ Mes frères et mes sœurs furent malades et moururent. Je restai tout seul avec papa. Papa devint alors malade, lui aussi, et moi j'avais bien de la peine. Enfin, mon père étant bien malade m'appela près de lui et me dit : “ Mon enfant, moi aussi je vais mourir : tu vas rester tout seul, tu vas faire bien pitié. Mais courage, mon fils, prie bien le grand Esprit. Il ne t'abandonnera point. Quand je serai mort, tâche de te rendre à l'Eglise (à la mission) et tu seras bien là-bas.” Quand papa m'eut dit cela il mourut lui aussi : j'étais tout seul et j'avais bien peur. Pendant plusieurs jours je restai encore, me nourrissant avec du poisson sec et des patates crues ; mais à la fin les morts sentaient trop mauvais. Je fermai la porte de la loge, je mis des branches contre la porte pour empêcher les chiens et les loups d'aller manger papa, je pris quelques poissons secs avec moi et je partis. Je pris aussi un cheval, et pour monter dessus je me servis d'un tronc d'arbre pour me hausser un peu : mais j'avais grande peur, car les chiens me suivaient toujours et je craignais d'être dévoré. Je marchai ainsi plusieurs jours ; le soir j'attachais mon cheval et je me couchais par terre ; bientôt les chiens eurent trouvé mes poissons, et je n'eus plus rien à manger. Je perdis aussi mon cheval et je fus obligé de marcher à pied bien des jours et bien des nuits. J'avais bien froid et bien soif, parce que tout était déjà gelé et je n'avais rien pour faire du feu ni pour faire de l'eau. J'ai été ainsi je ne sais pas combien de jours et de nuits ; à la fin j'ai été trouvé par deux Sauvages qui m'ont conduit à leur camp, et bientôt après le Père qui était à la prairie (le Rév. P. Fourmond) me prit avec lui,” et le donna plus tard aux bonnes Sœurs qui trouvèrent moyen de le vêtir, et par leurs soins maternels elles purent lui faire oublier qu'il était orphelin.

Une autre fois le Rév. Père Lacombe arrivait à St. Albert avec deux petits Cris devenus orphelins. Le Rév. Père après avoir soigné et enterré leurs parents avait pu soigner et guérir ces deux enfants ; il les renvoya ensuite pour qu'ils

fissent place à d'autres malades. Peu de jours après ils revinrent en pleurant trouver le missionnaire : " prends-nous en pitié, mon père, lui disaient-ils, tout le monde a peur de nous, ceux qui nous aimaient auparavant ne veulent pas nous recevoir aujourd'hui."

Le Père dut les recevoir et les bonnes Sœurs ne purent les refuser non plus. Une autre fois c'est un petit Pied noir de quatre ans qu'un missionnaire amène aux Sœurs ; ce pauvre enfant avait lui aussi perdu sa mère ; les parents ou amis qui lui restaient l'ensevelirent vivant avec elle, laissèrent ces deux victimes de la mort et de la barbarie sous un abri et s'éloignèrent en attendant que les loups vinssent leur donner une dernière sépulture ; heureusement pour le pauvre petit, quelqu'un passa près de là avant les loups ; entendant crier il pénétra sous la tente abandonnée, délivra le pauvre enfant de ses liens et le remet au missionnaire.

L'asile Youville est rempli ; les Sœurs ne peuvent fournir au travail que nécessité l'entretien de tant d'enfants, l'étoffe manque pour les habiller et on craint aussi que le pémigan manque pour les nourrir.

Cependant, chaque fois qu'un missionnaire revient de chez les sauvages à St. Albert, il est rare qu'il ne fasse pas quel que cadeau de ce genre aux Sœurs qui ne peuvent le refuser après que les missionnaires ont été forcés de l'accepter. Mon-eigneur de St. Albert lui-même se trouvant en voyage au mois d'Avril 1873, rencontre une pauvre enfant dont la mère était morte de faim ; les sauvages du camp souffrant tous de la disette, ne voulaient et ne pouvaient se charger de cette infortunée enfant ; un vieux sauvage infidèle dit alors qu'il s'en chargeait, mais que n'appartenant à personne, il la mangerait. Quelqu'un mieux disposé la cacha, la remit à Mgr. qui écrivait aux Sœurs en la leur envoyant : " je n'ignore pas que vous ne pouviez plus absolument recevoir d'enfants, vous manquez de logement, vous manquez de vêtements, vous craignez même de manquer de nourriture ; qu'importe, je vous envoie encore une orpheline, et j'en trouverais cent dans sa position, je vous les enverrais et vous les accepteriez ; vous trouverez bien encore un petit coin.

pour mettre cette petite affamée, que je retire en quelque sorte de dessous la dent d'un misérable sauvage ; si pour la vêtir il vous faut couper une de mes soulanes faites-le sans crainte, etc."

D'autres fois les sauvages amènent directement les enfants aux Sœurs : ainsi pendant la petite vérole on apporta un petit bébé de quelques mois seulement ; comme la Sœur Supérieure le refusait, disant qu'il était trop petit, le sauvage le déposa *tout nu* sur le plancher " prends-le ou laisse-le, lui dit-il, moi je ne m'en charge pas ; " le sauvage s'enfuit et la pauvre Sœur fut obligé de lui trouver une nourrice.

Le jour de Noël dernier une vieille sauvagesse venant à la messe de minuit, amène aux Sœurs un petit garçon de cinq ans : son père, dit-elle, a *fait vœu de le donner à Mgr.* Craignant sans doute d'être délié de son vœu, le père se garde bien d'amener lui-même son enfant et la vieille commissionnaire s'étant acquittée de sa mission s'en retourne en laissant aux Sœurs ce curieux cadeau de Noël.

Enfin, il y a quelques semaines, un *grand bébé de 15 à 16 ans* se présente à l'évêché, il arrive transi de froid, affamé et à peine vêtu. Cet enfant n'est pas un sauvage cependant, il est né aux Etats-Unis de parents civilisés, il s'est rendu à Winnipeg en suivant quelque caravane et de là il est venu à St. Albert, par le même moyen. Après s'être un peu chauffé il demande du travail à Mgr. On lui donne à manger, c'est surtout ce dont il avait besoin ; puis on va aux informations et on apprend qu'il n'a absolument aucune éducation, que malgré l'habitude d'hospitalité de nos métis personne ne peut le supporter, il est, dit-on, paresseux ; sal, affligé d'une certaine infirmité qui le rend insupportable, on le croit même dangereux pour les autres enfants, si bien que personne ne peut le supporter. Si le diocèse de St. Albert était doué d'une maison de correction cet enfant y aurait sa place ; le chasser il va mourir de froid ou de faim, il faut bien le recevoir à l'évêché, mais les bonnes Sœurs devront faire ses vêtements, laver son linge, etc.

C'est ainsi qu'ici les deux maisons ou plutôt les deux familles celle des Oblats et celle des Sœurs de la Charité s'entendent pour faire le bien et grâce à cette entente, leurs ressources et leurs œuvres sont doublées.

Les Sœurs de la Charité sont aussi aidées dans leurs œuvres par de bonnes filles, ordinairement du tiers ordre de St. François, sous le titre de "filles données"; elles travaillent elles aussi avec beaucoup de dévouement. Sous la direction des Sœurs, l'asile Youville a l'avantage d'en posséder quatre, ce nombre n'est pas plus suffisant que celui des Sœurs.

Les Sœurs de St. Albert sont aujourd'hui au nombre de huit et ne peuvent pas plus suffire à l'ouvrage que lorsqu'elles étaient trois; c'est que leurs œuvres ont pris un plus grand accroissement que leur personnel. Une des premières venues a dû s'en aller en Canada refaire une santé ruinée dans ces trop pénibles missions; une seconde est trop abattue par la maladie pour essayer ce voyage, elle attend sa s's'effrayer, elle attend même avec joie la mort qui tôt ou tard viendra lui ouvrir le Ciel, qu'elle aura bien gagné par 15 ou 20 années de travaux et de sacrifices, supportés courageusement pour la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres les plus abandonnés. Encore quelques mois et ces bonnes Sœurs étendront le champ de leur travail, vont fonder une école au fort Edmonton et sans doute aussi la Rvde. Mère Générale enverra au secours de ses filles qui ne peuvent ici suffire au travail, d'autres filles douées de l'esprit de dévouement et d'abnégation des anciennes; c'est du reste un esprit de famille que ne peuvent manquer d'avoir des enfants de la Vénérée Mère Youville; ainsi les œuvres de charité qu'elles ont entreprises ne tomberont point avec les Sœurs premières, ces œuvres s'étendront et grandiront dans la pauvreté et la souffrance, c'est le cachet des œuvres de Dieu.

UN AMI DE L'ÉTABLISSEMENT.

C'est un devoir de reconnaissance pour le diocèse de Montréal de consigner dans les présentes *Annales* la mort et quelque chose de la vie d'un missionnaire qui a laissé de si durables souvenirs par sa prédication toute apostolique au milieu de nous ; nous voulons parler du Père Casenave. Il y a déjà deux ans que bien loin d'ici est mort cet ardent et zélé missionnaire, et treize ans qu'il quitta le Canada ; quoiqu'il en soit, on n'a pas oublié sa parole pleine de force pour remuer les consciences et pleine de feu pour embraser les cœurs.

Le R. P. Casenave était un vrai missionnaire, un apôtre dans toute l'acception du mot.

Quoiqu'il eut beaucoup d'aptitude pour les sciences, les langues et les arts, sa grande passion fut celle des âmes et de la gloire de Dieu.

Nous empruntons la petite notice biographique qui suit aux *Missions Catholiques* :

Le 23 janvier 1874, est décédé, à Jaffna, Ceylan, le R. P. Pierre Casenave, de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.

Il était né en 1815, à Lucq de Béarn (diocèse de Bayone). Ordonné prêtre le 19 décembre 1840, il fut nommé vicaire de Lacommande-Aubertin. Le 15 mai 1845, il entra dans la maison, récemment fondée, des prêtres auxiliaires de Ste-Croix d'Oloron. On l'appliqua à la prédication ; il s'y distingua par des qualités brillantes qui firent de lui un orateur exceptionnellement populaire.

Libre enfin de suivre l'attrait qui, depuis vingt ans, ne cessait de l'appeler aux missions étrangères, l'abbé Casenave fut admis au noviciat des Oblats de Marie-Immaculée le 14 août 1854. Il avait trente neuf ans. Au commencement de septembre 1856, il était envoyé au Canada. Ses travaux apostoliques furent nombreux. Il était infatigable et toujours prêt. Mentionnons sa campagne d'hiver en 1858, dans les vastes contrées connues sous le nom de Gasésie, Acadie et Nouveau-Brunswick, aux bouches du Saint Laurent. Il eut la consolation d'y rencontrer des sauvages qui n'avaient pas encore été évangélisés chez eux, et de planter de belles croix de missions dans la tribu des Mic-Macs, au bord de la mer, et dans celle des sauvages Manéchites, au bord du fleuve Tobique.



Rappelé en Europe en 1862, il fut, l'année suivante, envoyé à Nancy où il passa huit ans. Sur ses persévérantes instances, on le destina de nouveau aux missions étrangères. Le 21 janvier 1872, il s'embarquait à Marseille pour la mission de Jaffna (Ceylan).

Peu après son arrivée, il fut attaqué d'une éruption qui fit de son corps une plaie et le condamna à plusieurs mois d'inaction complète. Le R. P. Salaün, dont il était alors le compagnon à Saint-Joseph de Colombogan, parla avec admiration de la résignation qu'il montra constamment dans cette épreuve.

Il fut ensuite chargé de la mission de Point-Pedro, à vingt milles au nord de Jaffna.

Le 20 janvier 1874, pendant qu'il célébrait la messe dans la petite chrétienté de Valvattiturai, il fut attaqué d'un transport au cerveau. On l'emmena en palanquin à Jaffna. Il était en proie à un violent délire. Dans la matinée du 22, il eut un moment de lucidité dont Mgr. Bonjean profita pour le confesser et lui administrer l'extrême-onction.

"Le 23 au matin, écrit Mgr Bonjean, peu après notre retour du service solennel, que nous célébrons chaque année pour Mgr Semeria, notre cher malade rendit son âme à Dieu sans secousse, sans agonie ; ils'endormit dans la paix du Seigneur, nous laissant tout désolés de la perte que nous faisons en lui et tout embaumés des souvenirs de son affection pour nous, de ses vertus et surtout de son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Doué d'une prodigieuse activité d'esprit et apportant à ses travaux beaucoup d'ordre et de méthode, le R. P. Casenave n'avait rien perdu ni de ses immenses lectures ni de ce qu'il tenait de son propre fonds. Tout était venu se classer à son jour et à son rang dans une série de volumes dont la seule énumération présente quelque chose d'étonnant. L'exégèse et la théologie, l'histoire et la controverse, la numismatique et les mathématiques, la musique et la poésie, la peinture et le dessin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, des mélanges de toute sorte remplissent ces pages innombrables. Le plus important des manuscrits laissés par le R. P. Casenave, son œuvre de prédilection, est un traité sur la très-sainte Vierge ou *Parthénologie*, qui forme six volumes in-folio.

---

Pendant la traversée, de Marseille à l'île de Ceylan, il écrivit quelques mots de ses impressions de chaque jour, et les adressa à son supérieur général. "J'écris à mon père, dit-il, et je désire que mon papier lui porte l'écho fidèle des émotions, et comme des priations de mon cœur durant mon grand voyage."

Nous détachons de ce journal les pages suivantes, pages pleines de poésie où se révèlent particulièrement la tendresse de piété, la vivacité d'imagination et la délicatesse de cœur du R. P. Casenave.

#### A BORD DU "HOOGLY."

21 janvier 1872. — Je viens de célébrer ma dernière messe à Notre-Dame de la Garde. C'était la messe de la fuite en Égypte. Or je vais vers l'Égypte. C'est le passage vers une terre étrangère ; Jésus enfant, sa Mère immaculée et saint Joseph allèrent là. J'y vais. Je ne sais pourquoi je pleure d'attendrissement à l'autel. Ces larmes sont douces comme les dons de Dieu. Je les laisse couler.

Départ. — Je monte à bord du *Hoogly*. Un grand monsieur en cravate blanche me reçoit, regarde mon passe-port, et me dit : "Entrez au no 103." Je marche. Ciel ! quel brouhaha là dedans ! J'emporte mon petit bagage. D'autres, à mes côtés, sont escortés de grosses choses : celui-ci a d'énormes colis à placer, celui-là une famille, un troisième des serviteurs. On embarque, pour le roi du Cambodge, des oiseaux, des chiens, des chats, deux instruments de musique et deux charlatans qui, avec tout cela, s'en vont faire fortune chez Sa Majesté. On s'installe, on se salue. La journée passe.

22 Janvier. — Je fais connaissance avec Mgr Desflèches, qui a été, trente-cinq ans, missionnaire au Su-tchuen, et qui en est aujourd'hui l'évêque ; avec un de ses prêtres et deux Lazaristes qui vont en Chine. Je trouve aussi un Père Carme qui va à Mangalore, dans l'Inde. J'ai dit la messe ; le R. P. Carme a bien voulu m'assister ; je l'ai assisté ensuite. Nous avons tous célébré dans les cabines séparées que le commissaire du *Hoogly* nous a cédées. Dans la journée, j'ai eu à subir la conversation d'un quidam. Il m'a appris en long et en large tout ce qu'il a de science, d'art,

d'esprit propre, et aussi d'esprit faux. C'est dommage que la science rende certains hommes pédants à tuer ceux qui les écoutent. J'ai tâché de chercher d'autres auditeurs à ce sot personnage, et je m'en suis allé tout doucement me reposer un peu en écoutant le bon Dieu et le langage si éloquent des mers.

La nuit est arrivée. La lune était dans l'espace. Il me semblait voir Dieu penché vers l'abîme pour écouter ma prière. J'ai prié. Dieu tenait d'une main l'astre des nuits, de l'autre les astres du point cardinal opposé ; ses pieds adorables me semblaient posés à la surface des eaux. Il est grand le bon Dieu, et j'ai prié, et j'ai pleuré un peu ; ces larmes étaient très-douces encore, mais elles ne ressemblaient pas à celles de la veille. Ici, il y avait quelque chose qui agrandissait mes pensées, ; celles de l'autel enflammaient plus mon cœur.

24 janvier. — Le temps est magnifique. Le soleil se mire dans la Méditerranée. Mon Dieu, soleil de justice et de sainteté, ainsi vous mirez-vous à la surface d'une âme pure. Puisse mon cœur, puisse mon âme réfléchir votre adorable lumière comme la mer réfléchit en ce beau jour le soleil du firmament !

... Nous sommes au coucher du soleil. L'astre du jour paraît toucher le ciel et l'eau. Bientôt ce sont deux soleils qui semblent venir au-devant l'un de l'autre et se communiquer leurs rayons. Tels, à la sainte communion, le cœur fervent et Jésus vont l'un au-devant de l'autre : Jésus donne et se donne à l'âme ; l'âme donne et se donne à Jésus, et les deux soleils semblent n'en faire plus qu'un seul.

C'est la nuit. Le navire marche majestueux ou plutôt glisse et vole sur la plaine azurée. A ma gauche, est le pays poétique, la patrie des héros chantés par Homère. Chaque sommet a entendu la renommée porter jusqu'aux nues le nom d'un prince vainqueur, chaque golfe a vu passer les voiles d'une flotte ou d'une embarcation allant à quelque conquête, chaque plaine a servi de théâtre au plaisir, au crime ou au malheur. Salut, Athènes ! salut, Sparte ! salut, belles îles évangélisées par saint Paul ! Au firmament

vole derrière des nuages vaporeux, la silencieuse lune ; devant elle, et comme précurseur, vole une brillante étoile dont j'ignore le nom. Autour des deux reines sont rangées d'innombrables étoiles ; et je vois tout cela à travers les mâts et les corlages du navire, et je le vois sans être troublé par personne. Je puis savourer à longs traits le parfum du ciel. Bientôt cependant les Anglais et les Anglaises du navire, quelques Français et autres songent à autre chose qu'à admirer ces grandes choses : *Homo, cum in honore esset, non intellexit*. Ils ont organisé un bal nocturne et ils ont dansé sur le pont du navire jusque vers une heure du matin.

25 janvier. — Depuis le matin jusqu'à midi, nous avons eu à gauche la fameuse île de Crète. Aujourd'hui, le chef mécanicien m'a fait l'honneur de me montrer le mont Ida, sur lequel nos poètes ont fait mourir Hercule. Par delà les sommets couverts de neige des montagnes crétoises, se cache, comme honteuse de son ancienne histoire, l'île de Cythère ; c'est par-dessus ses arbustes fleuris que les colombes de la mythologie emportaient le char de Vénus. Et le temps a fait un pas, et l'île a été rendue à son maître légitime, et la Reine des Vierges a pu arborer son blanc drapeau sur les ruines des temples usurpés trop longtemps par la Maïa des Grecs. Puisse le drapeau de Marie flotter bientôt sur l'univers entier !

A midi, conversation seul à seul avec Mgr Desflèches.

Le prélat, qui parle des plus grandes choses comme si elles étaient très-ordinaires, m'a dit que, pendant dix ans, il a parcouru en tous sens son vicariat, s'exposant plusieurs fois par semaine à la peine de mort décrétée contre lui. Il m'a indiqué comment il voyageait et les différentes péripéties de ses courses évangéliques : cet évêque est un héros ; je n'oublierai jamais tant de courage et de vertu.

26 janvier. — Pendant ma messe j'ai été vivement ému. J'étais, il est vrai, suspendu entre deux abîmes : l'un, indéfini au-dessus de ma tête, l'autre, profond d'au moins 1,500 pieds. Lorsque je tenais dans mes mains le Maître du double abîme, il m'a dit avec une douceur ineffable, mais avec une autorité divine : " Que craindrais-tu ? ne portes-tu pas

“ plus que César ? ” Sorti de mon oratoire, je n’ai pu me contenir, je suis allé sur le pont. J’ai porté mes regards vers l’Orient ; le soleil faisait une allée immense de lumière, depuis le bout de l’horizon où il se levait, jusqu’à mes pieds. D’abord, l’allée ressemblait à une glace lumineuse, puis le zéphyr est venu, il a comme brisé cette glace et en a fait une suite comme infinie de petits soleils qui se mêlaient en tous sens.

Le soir du 29, spectacle grandiose au firmament. J’ai dit plus haut que Dieu tenait d’une main la lune, et de l’autre diverses étoiles situées au point cardinal opposé. Ici, je trouve ce que Chateaubriand a vu et décrit en termes si beaux : Dieu tenant, d’une main, la lune qui se lève à l’Orient, et de l’autre, le soleil qui se couche à l’Occident. Les deux astres sont à une distance égale de l’horizon ; de l’un à l’autre court, en rasant les ondes bleues, une rivière de diamants variés de nuances et de couleurs ; et ces perles précieuses changent à chaque moment de couleur et de nuance ; et cette guirlande qui tient par chacune de ses extrémités à chacune de vos mains, ô mon Dieu, me dit un de vos adorables attributs et un de mes grands devoirs.

Vers une heure du matin, je suis éveillé par un coup de canon. C’est un bonjour d’arrivée à Port-Saïd. Quelque temps après, le navire géant est entouré de plusieurs embarcations, qui à peine lui arrivent à la cheville du pied. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames ?* disait l’ancien poète. Autour du navire j’ai vu autre chose que cette faim de l’or ; c’était de la fureur : sur ces embarcations, les commerçants, les agents, etc., dévoraient des yeux leurs colis, leurs caisses, leurs tonneaux. Une seule classe restait impassible, c’étaient les rameurs turcs, probablement esclaves à bord ; ceux-là venaient en ordre, marchaient, agissaient et prenaient les colis au cri de “ Allah ! Allah ! ” Daigne le grand “ Allah ”, Dieu seul, avoir pitié de ces malheureux. Plusieurs de nos matelots valaient certainement moins que ces esclaves ; les nôtres blasphémaient en travaillant ; les pauvres esclaves priaient : “ Allah ! Allah ! ”

Ce matin, je suis descendu sur la terre d’Égypte avec

Mgr Desflèches et son missionnaire. Je suis descendu, moins par curiosité que par dévotion ; je n'ai pu passer sur les côtes honorées par votre présence, ô Jésus, ô Marie, ô Joseph, sans y porter mes hommages de respect et d'amour à la Trinité de la terre.

Nous sommes allés chez les RR. PP. Franciscains de Terre-Sainte. Ils ont une jolie église à Port-Saïd. Elle est pauvre, sans voûte, et couverte en écorces de bambou. Elle est consacrée à sainte Eugénie. J'ai vu dans le couvent une belle fontaine. L'eau vient du Nil. Pour ne pas mourir de soif les religieux doivent payer 40 fr. par mois. Près de leur maison est la caserne des soldats égyptiens. J'ai vu ces derniers ; ils ont l'air martial. Nous sommes allés ensuite chez les Sœurs du Bon-Pasteur ; elles ont l'hôpital, l'orphelinat et les écoles. J'ai été, avec Mgr Desflèches, son missionnaire et le supérieur des Religieux Franciscains, au marché de Port-Saïd. On y vendait des volailles, des œufs, deux ou trois sortes de grains que je n'ai pas reconnus, des dattes, des grenades, mais pas de viande morte. Un silence singulier régnait dans le marché. Port-Saïd est presque tout bâti en bois. Les baraques venues de Crimée y servent encore de maisons bourgeoises.

Nous entrons vers dix heures dans le canal de Suez. Après trois heures de navigation calme, nous sommes tout à coup arrêtés par un navire anglais qui, s'étant trop approché du bord, s'est ensablé. Impossible de le faire avancer ni à droite ni à gauche ; nous resterons sur place le reste de la nuit. N'accusons pas le canal de Suez. Ce canal est une œuvre belle et réussie. Deux gros navires peuvent passer l'un à côté de l'autre sans s'embarrasser ; et, sur le chenal externe de droite et de gauche, il reste de la place pour les bateaux de petit tonnage. Toute la faute est au navire anglais qui a mal dirigé son gouvernail. Nous passons la nuit entre l'Asie et l'Afrique.

28 janvier. — Cette nuit les coqs du navire semblent avoir pris la lune pour le soleil. Ils chantent dès minuit comme des enragés. O dirait qu'ils se moquent de ce que nous sommes dans l'impossibilité d'avancer. Patience ! je les écoute chanter. Dieu est bon pour moi ; ne voilà-t-il

pas que, dans leur chant, il me fait trouver les pensées les plus douces : il me semble que je suis dans la maison de mon père, que leur voix vient du côté même qui jadis m'apportait leur voix. Ce chant villageois, ce chant, suivi d'un silence pour recommencer encore, fait naître dans mon âme les impressions que j'en recevais autrefois. Un grand écrivain a dit quelque part que le chant du coq, loin de la patrie absente, lui rappelait le foyer paternel.

Huit heures du matin. Le navire anglais s'est garé, nous passons. Mgr Desflèches dit la messe ; une partie des passagers y assiste ; peu d'officiers : ces grands messieurs sont trop grands pour cela.

Midi et demi. Nous arrivons au lac d'Ismaïla. Ce lac n'est pas assez profond pour notre navire, ou bien le pilote a manqué le chenal ; l'hélice racle la vase, l'eau se trouble. On stoppe. Deux *mouches* doivent venir au secours pour remettre à force de vapeur le navire sur la voie. Nous repartons.

Ismaïla est sur le bord du lac. A sa naissance cette ville sembla devoir prospérer ; mais le mouvement occasioné par la présence des ouvriers du canal ne s'est pas soutenu, et elle est menacée de rester vide. Le vice-roi, dont je viens de voir le palais, y a fait aboutir deux chemins de fer, dont l'un va au Caire, et l'autre je ne sais où.

Le canal traverse cinq lacs principaux. Ces lacs sont peuplés d'excellents poissons. Les flamants et les cormorans leur font une guerre continuelle. Nous passons la nuit du 28 dans le canal. Le *Hoogly* n'ose y naviguer qu'en plein jour, comme les autres navires ; on craint avec raison de se jeter dans le sable des rives et d'y échouer.

Vers neuf heures du matin nous arrivons à Suez. La rade a plusieurs bassins profonds, garnis de nombreux navires. Dans un coin du port, se trouvent les machines puissantes qui ont servi à creuser le canal et qui servent encore à empêcher l'envahissement du sable ; ces machines ressemblent un peu à celles qui servent à curer le port de Marseille ; mais elles ne se contentent pas de tirer le sable du fond, elles le portent à cinquante pas de la rive.

Suez est la ville la plus malpropre que je connaisse. Sa

triste population grouille dans des ruelles infectes. A chaque pas, surtout dans le quartier arabe, vous trouvez devant vous, pêle-mêle, des hommes enveloppés de burnous déchirés, des femmes honteusement déguenillées et le visage voilé, des enfants morveux et couverts de haillons, des ânes, des chiens, etc.; à droite et à gauche, s'ouvrent les maisons, sortes de huttes sans fenêtre, et ne recevant le jour que par la porte. Elles ne sont ni pavées, ni carrelées; le sol est du sable où piétinent les femmes, les enfants et les cochons. Ces taudis sont les fameux bazars, où l'on vend tout, sauf ce que vous voudriez acheter; et quand même vous trouveriez ce que vous cherchez, c'est si malpropre qu'on s'en va sans acheter rien du tout. Chemin faisant, vous rencontrez l'Académie du quartier arabe: là, des moutards sont assis sur le sable, regardant et écoutant, tout, excepté leurs tablettes et les leçons du magister. N'entrez pas. Si vous vous aventurez dans ce lycée, élèves et professeurs en guenilles se jettent sur vous pour vous demander l'aumône ou pour vous voler.

A midi, on se prépare à partir. A deux heures, nous entrons dans la mer Rouge. A droite, s'élèvent les côtes de l'Égypte, comme des témoins prêts à dire: "D'ici partit Pharaon avec ses armées; dans ces ondes Dieu engloutit le persécuteur des Hébreux." A gauche, s'étend le désert où le peuple de Dieu dut errer quarante ans, en punition de sa désobéissance. J'ai vu, vers quatre heures du soir, la fontaine appelée *Fontaine de Moïse*. Elle est dans une petite oasis que le sable entoure. C'est Mgr Desflèches qui me l'a montrée. Nous en étions seulement à une portée de fusil; le Hoogly longeait encore la côte.

Nous passons devant le mont Sinai, qui s'élève à notre gauche par dessus d'autres montagnes. Sur la cime de cette montagne, ô mon Dieu! vous avez donné votre adorable loi. Ici, que de choses ont changé et ont passé depuis cette époque! mais *iota unum aut unus apex non præteribit a lege donec omnia fiant*.

Vers midi, disparaît à l'horizon, sur le même côté, le dernier monticule de la chaîne que domine le Sinai. Adieu, chaîne mystérieuse, tu sembles t'en aller vers l'Eu-



rope. Que n'y vas-tu tout entière avec les foudres qui tonnaient autrefois sur ta sublime tête ! O Jéhovah ! que n'allez-vous là-bas parler avec vos tonnerres, aux nations endormies de l'Occident ! Mais non ; allez vers elles avec vos miséricordes. Venez avec moi en Orient avec des miséricordes plus grandes encore.

Il est trois heures de l'après-midi. Je dois changer mes habits d'hiver contre des habits d'été : la chaleur commence à être très-forte.

3<sup>e</sup> janvier. -- Le thermomètre marque 27 degrés de chaleur. A table, nos Chinois secouent de vastes éventails pour nous donner de l'air. L'atmosphère est chargée d'électricité : nos Anglaises nerveuses ne se supportent pas ; elles ne savent que faire de leur personne. Je les plains. Je m'occupe à savoir le nombre de milles que nous avons parcourus et le nombre de ceux qui nous restent à parcourir. Un officier du bord me donne la note suivante :

De Marseille à Port-Saïd.....	1,503 milles.
De Port-Saïd à Suez.....	87 —
De Suez à Aden.....	1,308 —
D'Aden à Pointe-de-Galles.....	2,103 —

TOTAL..... 5,001 milles.

Soit, entre Marseille et Pointe-de-Galles, 5,001 milles ou 1,667 lieues.

Nous sommes à 700 milles d'Aden, dernier poste que l'on rencontre à gauche, sur la mer Rouge, en allant à Ceylan.

1<sup>er</sup> février.—La nuit a été mauvaise. Quoiqu'il n'y eût que peu de vent, les courants de l'océan Indien refoulaient déjà devant eux la mer Rouge ; le *Hoogly* s'agitait comme un géant poussé hors de son chemin et qui veut s'y maintenir. En se secouant, il nous secouait ; cependant, je n'ai pas eu encore le mal de mer, pas plus cette nuit que les autres ; j'ai seulement souffert de la chaleur ; notre cabine était une vraie fournaise. Le soir, la mer est phosphorescente ; le *Hoogly* semble soutenu et porté par des ailes lumineuses ; le mouvement de sa puissante hélice ouvre et replie ces ailes : on peut presque lire sur le pont du navire à la lueur des flots.

2 février. — ..... Je descends aux grands appartements qu'occupe la machine à vapeur. Le mécanicien en chef m'a permis de la visiter à loisir. C'est une bien belle œuvre du génie humain que cette machine. Elle a coûté 1 million de francs ; elle a une force de 500 chevaux ; 20 foyers, ayant chacun un mètre carré, sont servis par vingt nègres. Je les ai vus là-bas, à travers les flammes et la fumée, à travers les barres de fer qui me séparaient d'eux : ils ressemblaient à des démons. Ils gagnent à peine 15 sous par jour et vivent de presque rien. Oh ! si j'avais pu leur apprendre à vous connaître, ô mon Dieu, si j'avais pu leur apprendre à se sanctifier dans ce tartare !

Il est deux heures de l'après-midi : nous rencontrons à notre gauche une montagne que les Arabes appellent *terre de pierre*. C'est en effet une roche désolée, seule au milieu des flots. C'est un volcan éteint ; on voit les cratères et les laves que le temps a couverts de sa marque. Rien ne me rappelle plus vivement que cette roche l'âme qui ne vous aime pas, Seigneur. Cette âme, sèche comme la roche, a dû produire des flammes volcaniques ; rien de vivant chez elle que la mort ; les flots viennent la battre sans qu'elle en ait souci ; elle serait engloutie par les vagues, qu'elle ne s'en chagrinerait pas davantage. Faites, Seigneur, que ces âmes deviennent bien rares, aussi rares que les montagnes de pierre dans la mer Rouge !

Treize îlots viennent de passer ; nous les laissons à notre gauche, ce sont des montagnes volcaniques ; je les vois au moyen d'un puissant binocle que me prête un magistrat hollandais. Je vois clairement que ces masses sont le détritrus vomé par des fournaies sous-marines. De là viennent, sur notre navire, des oiseaux aquatiques que l'on ne rencontre presque pas sur d'autres mers ; on les appelle des "fous," et ils semblent mériter ce nom ; car nous n'aurions eu qu'à étendre la main pour en prendre plusieurs ; on a eu pitié d'eux. Ce soir, nous passerons devant l'île de Périm que les Anglais ont eu le soin d'occuper militairement, aussitôt que le canal de Suez a été achevé : c'est le moyen de se faire saluer comme rois de ces parages par les navires qui traversent le canal.

3 février.—Par suite du mauvais temps nous ne sommes arrivés à Périn que le 3, à huit heures du matin.

Nous voilà devant l'île de Périn qui fit, à certaine époque, jaser nos journaux d'Europe. Les articles de ces journaux n'empêchèrent point l'Angleterre de s'en emparer. Elle y a eu un fort et des baraques pour ses troupes. Le canon de Périn barre le passage du détroit, et, si le canon est rayé, le boulet ira bien avant sur le rivage opposé. Tout ce qu'a fait la France, c'est de s'emparer à son tour d'une roche située vis-à-vis Périn, dans l'Arabie Heureuse. Mais, comme il n'y a ni fort ni troupes, le poste de Périn conserve toute sa valeur stratégique.

Vers cinq heures du soir, le détroit de Bab-el-Mandeb est franchi ; nous entrons dans le grand océan Indien. Avant de nous engager sur ces vastes abîmes, nous nous arrêtons dans la baie d'Aden.

Nous sommes entourés de nègres. Les uns montent des pirogues, les autres sont à la nage ; tous crient en français la seule phrase qu'ils savent : " A la mer ! à la mer ! " Les passagers ont compris. On jetait des pièces de monnaie, et les nègres les poursuivaient avec fureur sous l'eau. A une profondeur de plusieurs mètres, ils se livraient, pour avoir la pièce, des combats acharnés. Le vainqueur se montrait à la surface des eaux. Les vaincus remontaient à leur tour, mais disposés à recommencer la lutte ; jamais je n'ai vu des nageurs intrépides comme ceux-là, car l'endroit que nous occupions avait peut-être 100 mètres de profondeur, et il est peuplé de voraces requins.

En voyant ces malheureux se disputer ainsi une pièce de monnaie, au danger d'être asphyxiés et noyés par leurs concurrents, ou dévorés par les requins, je priais intérieurement pour eux, et je disais à Dieu : " Faites, Seigneur, qu'ils aient soif de vous comme de l'or ! "

4 février.—Le navigateur un peu curieux ne s'arrête point dans la baie d'Aden sans prendre terre. Je suis descendu, au moyen d'une chaloupe conduite par des Arabes.

Ces hommes à l'air féroce, demi-nus, et que l'on prendrait de prime abord pour des cannibales, sont anglicisés au point d'être tout à fait traitables pour l'étranger ayant en main de quoi payer leurs services. Nous leur avons montré la pièce importante, et ils nous ont mis à terre, le P. Carme et moi. Nous n'allions pas à Aden par pure curiosité ; notre voyage avait un but religieux. A Aden, sont enterrées deux religieuses Carmélites mortes, l'une à bord d'un navire français qui la menait à Mangalore, l'autre après être descendue du même navire. L'une s'appelait S. Stéphanie, l'autre S. Euphrasie. Elles sont mortes l'an

dernier comme asphyxiées par la chaleur brûlante de la mer Rouge. Le P. Carme allait voir leur tombe, parce que les deux religieuses étaient de son Ordre ; moi j'y suis allée, parce que toutes les deux étaient mes compatriotes béarnaises. Elles étaient parties de Pau, remplacer des religieuses Carmélites mortes à Mangalore. Toutes les deux sont enterrées sous la même pierre. J'ai prié un peu pour elles ; mais bientôt, laissant le rôle d'intercesseur, je me suis recommandé de mon mieux aux deux âmes si vierges et si belles que je croyais voir devant vous, ô Vierge immaculée, ô Marie, Vierge des vierges !

Revenons à la ville d'Aden. Ce poste est occupé par l'Angleterre. Aden est une ville arabe et anglaise. La partie arabe est misérable et redoutable ; c'est une réunion de baraques jetées çà et là sans ordre, couvertes de nattes, n'ayant jour et cheminée que par la porte. Dans ces huttes, vrais taudis, naissent, croissent et dorment ces hommes de Mahomet qui semblent ne s'éveiller que pour le plaisir, pour le vol et l'assassinat. Le sabre et le canot de l'Angleterre empêchent seuls le troisième acte de la pièce. De là aussi nous sont venus les nageurs, noirs tritons dont nous avons vu hier les luttes nautiques.

La partie anglaise d'Aden est composée de maisons en terrasse, de casernes nombreuses et de forts ; trois de ces forts sont superbes : l'un s'élève menaçant sur la crête d'une montagne qui domine la mer ; il est flanqué de deux autres forts placés aussi sur des montagnes. De là quelques canonnières tiendraient en respect toutes les flottes du monde.

Par terre, Aden est imprenable. Entouré de rochers qui s'élèvent à pic jusqu'à des hauteurs considérables, l'abord en est extrêmement difficile. Après les montagnes, et en dehors de cette ceinture hérissée de canons, vous n'avez plus que les sables désespérants du désert. Une chose manque à Aden, c'est la pluie ; il ne pleut qu'à des époques très-rare. Les Anglais ont pourvu à ce qui manque de ce côté-là. Quand la pluie fait tant que d'arriver, elle tombe par torrents durant des semaines entières. Les Anglais, ayant trouvé des citernes commencées (peut-être par les Romains), les ont augmentées en nombre et en grandeur ; il y en a plus de vingt. L'une d'elles contiendrait l'eau par millions de gallons anglais. Elles reçoivent l'eau pluviale de toute la vallée. Voilà l'eau douce d'Aden. On a encore l'eau marine rendue douce par des moyens artificiels.

Aden est desservi par des Franciscains. Les Sœurs du Bon-Pasteur y font l'école et soignent les malades à domicile. Ces deux corps religieux rendent ces services pour

Dieu seul et aux prix de leurs sujets qui meurent en grand nombre.

6 février.—On m'avait dit et j'avais lu que la race juive est partout et que partout son front porte les traces de la foudre qui l'a frappée. Partout aussi cette race vend. Depuis qu'elle a été capable de vendre son Dieu et de l'acheter pour le crucifier, elle vend et achète sans repos. Je viens de rencontrer des Juifs à bord. Des côtes arabes qu'ils habitent, ils ont trouvé moyen d'arriver sur le pont de notre navire ; ils viennent vendre ou essayer de vendre.

Le sultan, moins patient à leur égard que nos princes chrétiens, les a condamnés à conserver trois signes qui les font bien distinguer dans l'empire : 1<sup>o</sup> tête portant à droite et à gauche une mèche de cheveux qui tombe comme une oreille de chien ; 2<sup>o</sup> ceinture de cuir ; 3<sup>o</sup> absence de noir au-dessous des yeux et de jaune sur les ongles.

Les Juifs venus à bord s'étaient, en fraude des lois, tatoués de noir. Le magistrat hollandais allant droit à l'un de ces Juifs : —Eh bien ! Pourquoi ce noir au-dessous des yeux ? Le Juif, sans se déconcerter : —Il est là parce que le médecin me l'a ordonné." Depuis ce moment, il fuyait notre magistrat hollandais avec le plus grand soin.

Moi, il m'a cru probablement meilleur homme. Il est venu jusqu'à trois fois m'offrir, devinez quoi ? Des panaches blancs, gris et noirs, panaches de toute sorte. Un seul moyen m'a réussi pour l'éloigner : je lui ai montré ma croix d'Oblat. Il a jeté sur elle un regard effaré, et il s'en est allé comme s'il y eût vu encore l'adorable victime que ses pères y ont clouée un jour. Je n'ai plus revu mon vendeur de panaches.

Nous sommes au sud de l'île Socotora. Au nord de cette île est le golfe Arabique ; au sud, l'océan Indien mesure 5,000 pieds de profondeur. Mais ne mesurons pas l'abîme qui est sous nos pieds ; un regard vers le ciel. O grand saint François Xavier, vous avez abordé un jour dans l'île que je viens de voir. Les Arabes de cette île vous ont résisté. Secouant la poussière de vos pieds, vous êtes allé porter ailleurs et plus loin la lumière et la vie. Ne pouvant rien pour Socotora, je passe. Puissé-je comme vous porter la vie et la lumière à ma prochaine station ! Priez pour moi, pauvre pécheur, afin que j'y puisse faire aimer beaucoup Jésus et Marie immaculée !

7 février.—La mousson souffle du nord-est à pleins poumons et retarde la marche de notre navire. Elle continuera jusqu'au mois de mai. Alors, elle soufflera du sud-ouest. Entre le changement de direction dans ce vent singulier, propre à ces régions tropicales, se place la saison d'un duel

à mort entre les deux courants opposés : c'est la saison la plus dangereuse de ces parages ; saison de tourbillons, saison de vraies tempêtes. D'où vient ce double courant qui change ainsi de direction à des époques fixes ? C'est ce que je cherche aujourd'hui. Trois autres grands faits sont sous mes yeux : 1<sup>o</sup> la grande voix des eaux océaniques ; 2<sup>o</sup> le soulèvement régulier de l'horizon et son abaissement ; 3<sup>o</sup> la présence de nombreux Arabes à bord.

Ces nègres, je les avais pris pour nos nageurs d'Aden ; ils me paraissent tous très-intelligents, et je me disais : "Voilà de pauvres âmes confiées par la Providence aux Pères Franciscains d'Aden. Comme je vais prier afin que cet Ordre, dont un religieux a été si bon pour nous au rivage, puisse faire un bien durable à ces enfants de Cham !" Mais ces nègres sont des Cingalais ; ils vont à Ceylan comme moi ; ils viennent de la Mecque, donc : *omnibus debitor sum*.

J'oublie les deux grandes choses que le monde physique offre à mon regard de touriste et d'observateur. Je ne demande plus aux voix de l'Océan d'où elles viennent, pas plus qu'à l'horizon qui lui donne, en s'élevant et en s'abaissant, tant de grandeur et tant de magnificence. Debout, en présence de mes Arabes, intelligences si vives et cependant presque abaissées au niveau de la brute, je reste muet de terreur et je suis tenté d'ajouter une parole qui vaut moins que le silence : *Putas ne vivent ossa ista ?*

Mais j'espère en vous, Seigneur ! Puisque vous le voulez, c'est dans cet océan creusé par Mahomet que je jetterai bientôt mon filet ; *in verbo tuo, laxabo rete*. Bien plus encore, j'espère que vous m'aidez à sauver ces malheureux qui ne vous connaissent pas. Pendant que j'étais dans ces pensées, un de ces Arabes, jeune encore, m'a honoré d'un sourire. J'ai plus aimé ce sourire que les salutations protectrices d'un roi. Qui sait si un jour ce jeune Arabe ne sera pas à nous ? On aime à espérer ce que l'on désire : j'espère cela.

9 février.—Aujourd'hui, nous sommes sur un abîme qui mesure 15,000 pieds de profondeur, et à 500 lieues de la terre ; c'est le cas ou jamais de dire au Seigneur : *Tuus sum ego, salvum me fac*. Cependant, tel est l'homme, qu'il s'accoutume à tout, même à être ainsi entre la vie et la mort : Dieu est si bon, qu'il nous épargne toutes les angoisses que devrait produire une telle situation. O mystère ! je m'accoutume à ce danger et je ne m'accoutume pas à l'injure. Je viens d'en recevoir une. J'étais avec les Arabes dont j'ai parlé avant-hier. J'ai dit que l'un d'eux m'avait fait un sourire gracieux. Aujourd'hui, c'était mieux :

j'étais leur ami ; entouré de plusieurs Ismaélites, je leur enseignais l'alphabet européen. Le plus intelligent de la bande mettait sous mes lettres les lettres correspondantes de l'arabe. Tout marchait bien ; mais un Français m'observait (il est païen, je pense) ; il a dit d'une voix haute en s'adressant à moi : " Qu'est-ce qu'il fait celui-là ? il vend des indulgences." Je n'ai rien répondu. J'ai continué mon œuvre ; mais quelle envie j'avais de rendre à mon homme la monnaie de sa pièce ! Très-impassible devant l'abîme qui peut m'engloutir, je me fâchais presque devant une parole. Encore une fois, voilà l'homme.

11 février.—Hier au soir, j'ai remarqué pour la première fois, dans le firmament, la Croix-du-Sud ou du Salut. Cette constellation n'est pas visible à Paris, bien s'en faut. Vous avez beau regarder vers le midi, elle est au-dessous de votre horizon de je ne sais combien de degrés. Chateaubriand a dit de cette constellation les plus belles choses. Il nous parle d'un ange maudit qui, rapide comme la pensée, vole de la grande Ourse à la Croix-du-Sud et s'en va par delà cette constellation trouver la Renommée, démon qui écoute et grandit tout ce qui se dit sur le globe. L'historien-poète a oublié une circonstance : c'est que, dans ces parages éclairés par la Croix-du-Sud, la chaleur est si forte qu'on ne peut plus dormir dans sa cabine. Cette nuit, j'ai dû monter sur le pont pour essayer d'y dormir. Mgr. Desflèches a pris le même parti que moi. Nous étions voisins, nous avons dormi aussi peu l'un que l'autre.

La région marine que nous traversons est peuplée de poissons volants. Ils se dérobent à la dent des monstres marins par des bonds merveilleux. On voit de ces poissons fugitifs faire leurs sauts si réguliers, que leur mouvement égale presque le vol horizontal des oiseaux.

Je continue à mes Arabes mes leçons d'alphabet. Aujourd'hui, je leur ai enseigné à écrire en leur langue le *Pater*. A demain, l'*Ave Maria* et le *Credo*. Ils ne comprennent pas ce qu'ils écrivent ; mais, curieux comme ils sont, ils se feront, à un moment donné, traduire ce que je leur fais écrire. Ce sera autant de pris sur l'ennemi, et mes signes et lettres leur fussent-ils inutiles pour l'avenir, dès maintenant ils servent assez, puisqu'ils me les ont apprivoisés au point qu'ils sont tout à fait à l'aise avec moi : ils m'ont montré leurs curiosités arabes, ce qu'ils ne font qu'à leurs amis.

12 février.—Pendant que j'écris, nous sommes vis-à-vis les côtes du Malahar ; je passa devant la tombe de la Sœur Elie, religieuse Carmélite de Bayonne, envoyée pour aller fonder ou soutenir la maison de Mangalore, et morte en

route comme les deux autres Sœurs dont j'ai visité la tombe à Aden. J'ai connu autrefois cette sainte religieuse, alors que j'étais chapelain de son monastère. Je salue avec respect sa dépouille mortelle, ensevelie si loin des rives de l'Adour, et je me recommande aux mérites de son âme.

13 février. — Terre ! terre ! voilà Ceylan ! Une pirogue montée par cinq Indiens s'en vient conduire au port le *Hoogly*. C'était la mouche attelée au coche ; mais, au fait, la pirogue était ici le tout du navire ; le pilote du *Hoogly* ne touchait plus au gouvernail, la pirogue donnait la direction au colosse ; l'Indien, chef de la pirogue, le savait bien ; aussi, avec quelle dignité il posait sa main sur son gouvernail !

Nous voilà descendus. J'ai d'abord salué l'ange de l'Église ceylanaise. Après les embarras d'usage au port, à la douane et au bureau de la poste, après avoir mis mon bagage et mes commissions en lieu sûr, je suis allé présenter mes hommages et mes remerciements à M. Auber, consul de France à Pointe-de-Galles. Il s'était montré, à mon égard, d'une courtoisie vraiment française. Il était venu en chaloupe me chercher sur le navire, et m'avait offert tous les secours qui me seraient nécessaires pour arriver à destination. De plus, il m'avait prié d'aller dîner chez lui. Obligé d'attendre mon bagage, je n'avais pu me rendre à ses offres gracieuses. Rendu à terre, je me suis empressé de lui faire une visite et il m'a de nouveau comblé d'attentions. Il m'a donné de l'or anglais pour ma monnaie française, il s'est chargé de faire parvenir, sous son propre nom, les trois caisses envoyées par la Sainte-Famille. Mgr Bonjean avait eu la bonté de me ménager ce cordial accueil sur le sol indien en prévenant M. Auber de mon arrivée par le *Hoogly*.

Pendant la nuit du 13, voyage de Pointe-de-Galles à Colombo. Jamais plus beau voyage : la lune était au firmament, l'océan s'en venait tout doucement expirer au pied des canneliers en fleurs ; la route, comme un ruban blanc, passait large, horizontale, à la lisière de la forêt entre la mer et les arbres de l'Eden. J'appelle ainsi les arbres de cette forêt, tant ils étaient beaux ; j'y ai distingué des cocotiers à hauteur prodigieuse ; des palmiers dont les feuilles mesuraient au moins trois mètres de longueur ; des bananiers, des plantes qui sortaient de terre en faisceau pour former, à une grande élévation, quelque chose comme les jets d'eau de la place de la Concorde. Par dedans et à travers tous ces arbres et une infinité d'autres, descendaient du ciel les rayons argentés de la lune et volaient dans toutes les directions des mouches phosphorescentes ; au pied de ces arbres, de claires fontaines bondissaient et allaient se noyer à la mer. Cette fois j'ai dit de tout cœur : *Benedicite noctes Domino.*